



## LAPE Lorraine

# Lieux d'Accueil Enfants Parents de Lorraine

### COMPTE-RENDU DE LA JOURNÉE DU 28 MARS À PONT À MOUSSON :

#### Intervention de Mme Françoise David « La place du tiers dans la relation mère-enfant, exclusion du tiers »

La place du tiers dans la relation mère-enfant est un thème fondamental. Les membres du CA de l'association se sont posés cette question à partir des mères qui pratiquent la maternité proximale : co sleeping, portage en écharpe, allaitement long, voire déscolarisation. Le choix du thème traité aujourd'hui renvoie à toutes ces nouvelles formes de maternité qui petit à petit se présentent dans nos lieux d'accueil enfants parents.

Françoise David est psychologue et psychanalyste à Metz. Elle a travaillé en maternité, dans un service de périnatalité et suivi des parents et leurs enfants dans cette période qui s'étale de la grossesse aux deux ans de l'enfant, jusqu'à ce que l'enfant passe du côté du langage (il passe alors « d'une bouche pleine de lait » à « une bouche pleine de mots »).

La question du tiers est importante, à l'égard du fait qu'une mère ne soit pas « toute mère ». L'enfant a besoin que celle qui l'a porté, fait naître, s'intéresse à quelque chose d'autre que lui. Le regard de l'enfant ira vers cette chose qui intéresse sa mère au-delà de lui. Père, mère, fonction paternelle et maternelle, sont des choses différentes. Nous pouvons avoir une famille qui semble tout à fait classique avec un père, une mère, deux enfants un peu comme l'image « Ricoré », cela ne veut pas dire pour autant que dans la réalité il y ait une place pour le père ou que lui-même revendique cette place paternelle. A contrario, on peut avoir des familles monoparentales où le tiers existe, a été intériorisé et où la relation d'ouverture vers l'extérieur se fait sans trop de difficultés. C'est important car, avec tous les débats qu'on entend actuellement, il y a une confusion des choses. Il ne faut pas être du côté du jugement des personnes, des situations dans la période particulière du post partum (baby blues, psychose post - partum). Toutes les mères ne sont pas exclusives et ne s'intéressent pas qu'à leur enfant.

Devenir père peut avoir aussi des effets psychiques intenses. On voit des hommes au moment de la grossesse qui ont un sentiment d'étouffement (Joël Clerget a écrit des choses intéressantes là dessus). Il arrive que quand la femme est enceinte, l'homme parte. La grossesse est un moment psychique délicat, au sens des affects qui sont liés à la propre enfance de chacun.

Dans ce temps de sensibilité post partum, toutes les sociétés ont pensé aux « relevailles » pour que la mère puisse consacrer tout son temps à mater son enfant. Le temps des relevailles duraient 40 jours. Il y avait un relai (d'autres personnes) pour interpréter les pleurs, soulager dans les tâches ménagères : sorte de gynécée, il y avait d'emblée du « tiers ».

Pendant le temps des relevailles, la mère n'est jamais seule, elle est entourée. C'est un temps de pause, d'ouverture grâce aux paroles autres : « Ne t'inquiète pas ... » Ce temps passé participe à ouvrir la mère sur cette rencontre avec son enfant, à être contenue et tenue dans cette rencontre.

Dans nos sociétés, quand il y a co sleeping, allaitement long, quand la mère offre son sein sans retenue, la séparation n'est pas possible, quelque chose manque. Le fonctionnement social peut participer à cela : on va dire : « En Afrique, les mères allaitent longtemps ... » mais on oublie le contexte culturel évoqué ci-dessus. Et de plus, souvent, il n'y a pas grand-chose d'autre pour nourrir l'enfant.

La question du tiers est importante, dans toutes les sociétés, une relation existe quand elle n'est pas en miroir. La première chose est de nommer ( mythe fondateur). Il y a toujours un moment de filiation, un moment où on donne un nom aux choses, où l'on distingue. Le rite de passage vient poser quelque chose : « Cet enfant n'est pas tout à toi ». Le multiple est présent en Afrique : la place du père est extrêmement marquée. Mais aussi, le nouveau né est présenté aux anciens.

Actuellement, l'homme est parfois relégué à une place secondaire ce qui implique un « oubli » de cette inscription culturelle qui va faire que le tiers soit très intériorisé et présent.

En Afrique : l'enfant va passer d'un dos à l'autre, les massages, les soins prodigués par les grand-mères participent également à faire « société » pour qu'il n'y ait pas seulement une relation en miroir. Dans les mythes fondateurs : il y a toujours une entité (lune, serpent, créateur), un moment de nomination, de distinction : « Tu n'es pas le même que l'autre ». Aucun humain n'est dans la toute puissance, nous sommes tous mortels. Dans les génocides : les noms sont rayés, c'est une première démarche pour déshumaniser (tatouage de chiffres). Dans toute société, culture, je nomme, je mets dans une catégorie, il y a toujours un autre qui nous inscrit. On doit répondre à certaines normes, lois de la société, on s'inscrit toujours dans une filiation, généalogie par le nom. On n'est jamais le premier, ni le dernier. Il y a une dette symbolique à laquelle je ne peux pas répondre pour mes parents mais avec mes enfants. Quand rien ne fait tiers, quand la relation est en miroir : on nie la singularité de l'autre.

Dans la culture judéo-chrétienne, la mort vient d'une faute, il y a de la faille chez chacun. L'état amoureux est une résurgence archaïque de ce temps ancien où on est tout l'un pour l'autre (captation du regard du bébé et de sa maman). Quand on est amoureux, on peut se regarder dans le blanc des yeux sans dire un mot. A trois, ce n'est pas possible. Il y a des instances qui nous séparent, la maladie, la mort, nous disent : « Tu ne peux pas être tout ».

Pour qu'il y ait rencontre, il faut qu'il y ait séparation. La première séparation est la naissance qui constitue un réel risque psychologique où la mère se rencontre avec l'enfant imaginé. Dans les discours, une bonne mère doit être disponible tout le temps pour son bébé. Si c'est vrai dans les tout débuts et normal pour se rencontrer avec son bébé, une ouverture doit se faire ensuite (Winnicott). **Hannah Rosin** (article dans la revue Books : « La mère dans tous ses états ») évoque l'allaitement : la question des anticorps et des biais sociaux, certains n'ont pas été pris en compte, par exemple la dimension du plaisir de l'allaitement. Dans les années 50 aux Etats-Unis, des femmes de Chicago, catholiques ont créé le mouvement « Leache League » qui promouvait l'allaitement maternel : « Son enfant est venu : le lait est venu » « Elle a allaité son enfant : c'est le dessein de Dieu ». Les femmes donnant le biberon sont considérées comme des personnes n'ayant aucun affect. Le temps de nourrissage est un temps d'apaisement et serein s'il est fait sans appréhension. Il faut que les deux se sentent bien. L'allaitement se passe mal s'il est douloureux, si la maman a l'impression que son enfant la vampirise. La dimension du plaisir est très importante. Dans le discours dogmatique, les femmes qui ne peuvent pas allaiter sont considérées comme de mauvaises mères, exemple : La tétée de « bienvenue » est encouragée et ainsi nommée dans certaines maternité ». Parfois, d'emblée la sage femme pose sur le corps de la mère le bébé alors qu'elle n'est peut-être pas prête. Les paroles peuvent avoir un effet terrible en salle d'accouchement : parallèle avec les contes de fée (paroles bonnes ou mauvaises). Quand on dit à une mère : « Vous poussez mal » on pourrait plutôt dire : « On va vous aider à mieux pousser ». Le sentiment de culpabilité (sentiment de honte) qui peut naître de la discordance entre la représentation de la naissance et la réalité va amener à la question du tiers qui prête des mots.

Les lieux institués sont des lieux qui séparent, qui vont avoir un regard autre, il y a là, la question de la loi, de la rencontre avec d'autres enfants.

C'est la parole adressée à l'enfant qui va lui permettre de mettre des mots sur ses émotions. Accéder au langage : c'est déjà accéder à ce que la chose que l'on souhaite soit absente. Quand un enfant est petit, il ne peut pas mentaliser. Quand il râle, il faut le laisser s'exprimer. Si on prive parfois l'enfant de râler, l'enfant ne pourra pas recevoir de mots. Il manque un tiers pour dire à la mère : « Ne t'en fais pas.. ». Le maillage social, le voisinage n'existe plus autant, les grands-parents travaillent. Les lieux d'accueil enfants-parents font tiers grâce aux paroles dites à l'enfant : « Tu n'es pas content... ». La frustration n'est pas une privation. Imaginairement, l'enfant se dit

qu'il a absolument besoin de quelque chose mais en réalité non. Le parent est pris dans la même idée : il prive son enfant, s' il ne lui donne pas un objet désiré. L'enfant a besoin de mots, pour avoir envie de paroles, il faut que la chose lui manque, il faut qu'il vive l'absence.

Pour la mère proximale : c'est un, peu comme si à part la mère, personne n'était en mesure de s'occuper de son enfant. Quand une femme enceinte se sent bien, elle a le sentiment d'exister, d'avoir une place. Quand elle accouche, elle éprouve un sentiment de désarroi.

Pour ces mères qui ne sont pas prêtes à se séparer, tenter de le faire c'est les rendre plus agressives. Ça renvoie au syndrome de l'élastique : tirer pour mettre de la distance c'est rendre le rapprochement est encore plus fort. Il faut juste accompagner ces premiers moments de séparation : parler de leur place de femme, faire exister autre chose : « que faisiez- vous avant, d'autre.. ». Il est important que l'accueillant soit là pour que le regard ne se limite pas à la vision d'une icône : mère abondante, mais de la voir « autre » aussi. Cela arrange parfois également certains pères qui ont besoin d'être maternés, ils sont souvent alors en rivalité avec l'enfant. Quand les pères sont désirants et qu'il n'y a aucun retour, ils peuvent soit partir soit tolérer la situation à condition d'avoir une vie ailleurs. Si le père ne se pose pas comme père, s'il n'a pas de réponse à son désir, quelle place a-t-il dans la famille ? Il est important de réinscrire la question du père par notre attitude ou notre regard, pour le faire exister

#### Questions :

*« Il est parfois difficile de savoir pourquoi l'enfant pleure, s'il faut le laisser pleurer. »*

C'est pourquoi le temps des relevailles est important, la mère n'est jamais seule. Par exemple, dans les Iles Fidji : il n'y a aucune dépression maternelle, il y a un cocon autour des mères, il y a toujours quelqu'un qui aide à décoder, qui prend le relai auprès de l'enfant. Les habitants de ces îles nous considèrent comme des sauvages de laisser, en France, une mère seule avec son bébé. On ne devient pas mère toute seule, une mère a besoin d'être soutenue. Nous sommes des êtres de paroles, de culture. Nous confondons parfois l'attachement et l'amour.

*« Une maman a eu 2 enfants très pleureurs jusqu'à leurs 3 mois. Ces pleurs sont souvent liés à une immaturité physiologique. On ressent de l'impuissance et le fait qu'on réalise avec la mère cette impuissance peut l'aider. »*

Quand un bébé pleure beaucoup, quand on a tout essayé, il est important d'aider la mère à admettre ces pleurs et son impuissance.

Autre situation :

*« Une maman allaite un enfant de 17 mois qui dort avec elle, un groupe de mamans qui allaitent leurs enfants jusqu'aux 2 ans de l'enfant, véhicule des messages de co sleeping. Cela pose la question de la place du père, l'accueillante est mal à l'aise, c'est difficile pour elle d'aller contre ces pratiques de maternage, comment accompagner cela ? »*

*Suggestion d'une autre accueillante, dire à la mère: « Vous ne pensez pas que votre enfant a besoin de voir un couple amoureux ? »*

Plus, on va « vouloir que », plus cela va être difficile. Il est nécessaire de ne pas être pressé, de voir comment cela se passe. L'affichage du groupe participe à la construction d'un système : est-ce qu'on s'autorise à être autrement que le groupe normatif ? Une piste c'est de dire à la mère : « Vous pouvez être autrement sans que tout s'effondre. »

*« Le groupe des mères d'un LAEP est constitué de militantes qui argumentent, notamment pour le co sleeping en se référant à des usages de cultures d'ailleurs, en invoquant la sécurité de l'enfant, sa sérénité. Mais dès que leurs enfants grandissent et qu'apparaissent parfois de difficultés relationnelles, il n'y a plus de sérénité, ces mamans ne comprennent plus, elles ont le sentiment d'avoir tout fait pour leur enfant et se demandent pourquoi cela ne se passe pas bien. »*

L'enfant est idéalisé dans le sens que si sa mère « lui donne tout », il va aller bien. Les accueillants doivent laisser toutes les personnes s'exprimer mais parfois nous sommes sidérés et nous ne trouvons pas les mots à dire, nous sommes mis dans une situation d'impuissance. Il faut différencier le mot maternage et les situations excessives de s'occuper de l'enfant. Ce qui fait sidération : c'est la certitude de ces mères. Les femmes sont dans la certitude alors que normalement tout parent a des doutes et se pose des questions. Quand il y a de telles croyances, des certitudes, il faut ramener la dimension du langage. Le « Holding » de Winnicott est indispensable mais il faut des mots. C'est naturel comme quoi ? N'est ce pas naturel que l'enfant se sépare ? Toute séparation maternelle est une émotion. On peut poser la question : « Et le papa qu'en pense t-il ? »

*Autre problématique : « Il y a beaucoup de communication autour de l'attachement moins de mots sur le sevrage, la séparation. »*

Pour grandir, il faut accepter de laisser des choses derrière soi. L'enfant pouvant se séparer de sa mère pourra imaginer (l'enfant hallucine le sein et le casse). Quand la mère part, l'enfant peut imaginer détruire le sein. Quand la mère revient, l'enfant perçoit que la réalité imaginaire est différente de la réalité. Sa mère est revenue, il ne l'a pas cassée. Les mères peuvent revivre les pleurs et les peurs qu'elles ont-elles même vécus pendant leur petite enfance. Le tiers peut faire une permanence. Le fantasme est peut être que l'épanouissement est gage de réussite mais il faut se confronter aux choses. Il est nécessaire de resituer la question de la parole, cependant c'est plus difficile quand il y a certitude. Le fait de laisser la place à une parole autre peut donner une ouverture. Le lieu d'accueil enfants-parents est un espace où on peut penser la séparation, où l'enfant peut se séparer petit à petit dans ce lieu sécurisé où sa maman est là.

*Situation : une maman a trois enfants, elle vient dans le lieu depuis les 8 mois de son premier enfant. Avec ses deux premiers enfants : allaitement long, relation fusionnelle, dans le lieu elle était très protectrice. Les enfants ont eu une scolarité compliquée : précocité, changement d'école puis déscolarisation. Avec le troisième enfant (1 an), il y a plus d'interactions avec des tiers (enfants, mais aussi adultes) la confiance est plus affirmée entre la mère et les accueillants. La mère pose des questions sur les pratiques maternelles. Par le regard échangé avec l'enfant, l'accueillante parvient à gagner la confiance. La mère a perçu cela et a dit : « Il vous regarde, il veut aller vers vous. Avec cet enfant, j'ai compris quelque chose ». On sent qu'avec ce troisième enfant, il y a aussi plus de lien avec le père. »*

Quand il y a trop de fusion, il y a souvent de l'incompréhension avec les écoles. Le langage représente la séparation. Il faudrait poser la question si les relations nouées avec les enseignants se passaient bien, la questionner aussi de ce que l'école peut apporter à ses enfants. Le premier enfant donne l'accession à la parentalité. Le deuxième enfant vient remettre en question les liens dans la fratrie et fait émerger des questions : est-ce que j'aurais assez d'amour et de temps à partager ...

Pour ne pas centrer que sur les liens de la famille, regardons également du côté des structures d'accueil, maternelles. Les professionnels ne font pas toujours des choix, des ritualisations à la hauteur des enjeux de la séparation. Il ne faut pas être dans le jugement : ils font avec ce qu'ils peuvent. Beaucoup de professionnels n'accompagnent pas parce qu'ils pensent que ce travail est déjà fait. Il ya des choses qui bougent : le travail en transversalité, avec les parents, les professionnels, des réflexions plus abouties sur l'accompagnement des enfants et des parents dans cette séparation. Parfois, au moment de l'adolescence de l'émancipation, des faits de violence vont introduire de la séparation. Dans notre société actuelle, les moments de ritualisation sont moins marqués et cela peut provoquer un maternage quand ce n'est plus l'heure de le faire.

*Quelle ritualisation, accompagnement au moment du départ de l'enfant du lieu d'accueil enfants-parents quand il a dépassé l'âge autorisé pour le fréquenter ?*

La question ne se pose pas uniquement pour l'enfant, les mères doivent se séparer du lieu également. Certains lieux organisent une fête, un livre, une carte, un cadeau. Ce qui est important de signifier par ce rituel c'est la promesse de pouvoir grandir, promouvoir le fait que quelque chose d'autre va advenir. La séparation est une promesse, faire

la fête symbolise un avant et un après. La séparation n'est pas une rupture, le lien psychique reste. La rupture est un temps suspendu où le temps n'a pas été métabolisé. Pour aller vers la séparation, on peut se pacifier. Il y a souvent confusion entre les deux termes : séparation et perte. Pourquoi la séparation est-elle si compliquée ? C'est l'idée véhiculée que tout doit se passer dans la douleur alors que s'il y a promesse, la séparation est supportable. Pour les équipes, c'est parfois également difficile de se séparer, cela peut être travaillé en équipe et en supervision.

Beaucoup de professionnels évoluent dans un milieu féminin et dans leur tête le père n'existe plus, d'autant moins que la plupart des mères sont seules. Les accueillantes doivent réinterroger la place et le rôle du père. Qu'est-ce qui fait tiers pour cette maman ? Y a-t-il un père ? Est-il là ? Y a-t-il une autre personne qui dit à l'enfant : « Tu ne peux jouir comme cela tout le temps de ta mère » ? Qu'est-ce qui va ouvrir la relation mère-enfant ? Cela peut être une activité, l'enfant peut s'intéresser à sa mère autrement que tout le temps porté. La mère peut exister différemment pour son enfant.

*La question du doudou, des parents disent : « Il n'a pas choisi de doudou ».*

En tant qu'accueillant, vous pouvez demander comment ils le vivent. Certains disent : « C'est moi son doudou. » Dans les structures d'accueil, la place, la mise à disposition du doudou est interrogée. Cela pose la question aussi du besoin, faut-il laisser l'enfant maîtriser la gestion du doudou ?

Références bibliographiques :

- Booksmag.fr n°24.25 juillet août 2011
- Hanna Rosin dans Books article : « La mère dans tous ses états »
- L'intoxication de l'allaitement